

Un mariage à consommer

Pierre Samsom

Resumo: Este texto foi apresentado em novembro de 2000 em Niterói (RJ) em um Colóquio intitulado “Americanidade compartilhada”, organizado pela UFF (Universidade Federal Fluminense) e pela AIÉQ (Association Internationale d’Études Québécoises). Como ficcionista, Pierre Samsom apresenta um ensaio argumentativo original e instigante revelando seu grande interesse pelas coisas do Brasil. Neste texto, ele fala de um lugar de enunciação que é o Quebec, mais especificamente Montreal, para apresentar uma reflexão sobre a americanidade, tentando valer-se de elementos da antropofagia cultural brasileira. Lamenta que as tentativas de compartilhar a América tenham sido tão tardias e imperfeitas, uma vez que as elites quebequenses estiveram, em grande parte, mais interessadas nos modelos culturais europeus do que nos latino-americanos, mas conclui almejando que as culturas das Américas possam ser melhor compartilhadas.

Résumé : Ce texte a été présenté en novembre 2000 à Niterói (RJ) dans le cadre d’un Colloque organisé par l’UFF (Univ. Fédérale Fluminense) et par l’AIÉQ (Ass. Internationale d’Études Québécoises) sous le titre de « Américanité partagée ». Étant romancier, Pierre Samsom présente un essai argumentatif original où on aperçoit son grand intérêt pour la culture brésilienne. Son lieu d’énonciation est le Québec, plus particulièrement la ville de Montréal, mais sa réflexion sur la notion d’américanité se fonde sur des éléments de l’Anthropophagie culturelle brésilienne. Il regrette que les tentatives de partage de l’Amérique furent tardives et imparfaites, surtout à cause des élites québécoises qui ont regardé plutôt vers l’Europe que vers le Sud de l’hémisphère. En conclusion, le souhait que l’idée d’une Américanité partagée puisse se développer.

Avant de me lancer, je dois vous servir un avertissement : je ne suis pas un universitaire, je n'ai rien publié à part trois romans, une nouvelle et un essai à venir. Autrement dit, j'appréhende une profonde déception de votre côté. Comment puis-je prétendre vous intéresser à mon cas alors que les arguments que j'ai à vous proposer tiennent leur source de mon expérience personnelle, de mon regard, sans compter que je considère la somme de mes lectures comme désespérément insuffisante, le déficit se creusant, il me semble, à mesure que je tente de le combler ? Pourtant, je revendique le droit - Ciel, le devoir ! - d'ajouter mon grain de sel ou de sable, c'est selon, à la formidable machine à décortiquer la parole dans mon Amérique et ailleurs.

Je suis issu du prolétariat montréalais, ce qui veut dire, n'en déplaise aux chantres et aux laudateurs du modèle québécois, que j'ai dû enfoncer des portes à ouverture automatique pour certains de mes compatriotes. Mon approche de la littérature, comme de la vie en général, vous paraîtra peut-être rude, voire violente, je détonerai sans doute au sein d'un chœur d'ordinaire à l'unisson. En vérité, je le souhaite. Je risquerai une métaphore folklorique : dans la forêt de l'écriture, je fais mine de bucheron. Je n'ai ni le temps, ni les outils pour opérer un abattage chirurgical : je choisis les arbres qui me plaisent et je me crache dans les mains. Une telle approche présente toutefois ses avantages et c'est la raison pour laquelle j'ai accepté, mi-excité, mi-terrorisé, l'invitation lancée par les organisatrices de ce colloque. Peut-être me permettrez-vous de qualifier ce regard d'amazonien : si j'abats plus que nécessaire, les essences les plus tenaces parviendront toujours à pousser de nouveau. Je retrouve donc mes manches, vous implore de ne pas vous effaroucher à la vue de ma hache : je me ferai, je l'espère, défricheur en gardant à l'idée que, de nos jours, ce dernier visite des territoires jadis déboisés puis oubliés.

La notion d'américanité est nouvelle, du moins à la ville. J'en tiens pour preuve l'absence du terme des dictionnaires populaires en usage au Québec. Notez que la plupart d'entre eux, chose certaine les plus vendus, viennent du vieux continent. Cette appellation répond comme un écho aux différents psaumes identitaires des pays et des cultures d'Amérique. J'ai eu recours à mon escient au terme psaume car, à mon avis, les racines de l'identité québécoise ont profité avant tout d'un engraissement copieusement religieux. En effet, il me paraît indéniable que la langue française servait en premier lieu d'enveloppe protectrice à un protozoaire catholique menacé d'une infection diabolique. Si nous avions été conquis par une Albion papiste, je m'adresserais à vous en anglais en ce moment. La survie de la foi romaine passait par la préservation d'une excentricité linguistique en Amérique septentrionale. L'affection presque malade portée à la mère patrie, on aura déduit que je parle de la France, date d'une

époque antérieure à la Révolution française, c'est-à-dire avant la formidable gifle que le pouvoir religieux a alors essuyée outre-Atlantique. De surcroît, cet attachement recèle aussi sa part de rancœur en ce sens que nous avons dû composer avec l'abandon et la pusillanimité de la capitale, frilosité qui ne s'est jamais démentie. Ajoutez l'inimitié et l'incompréhension des conquérants, l'indifférence caractéristique de nos voisins du sud, et vous serez en mesure de constater les dégâts : les Canadiens-français, Québécois compris, doivent depuis des siècles se définir une identité par élimination. Ni Français ni Anglais ni Européens ni protestants, nous en sommes venus à développer un complexe messianique qui n'a aidé en rien notre appropriation d'un territoire politique ou culturel. « Une goutte de croyants dans une mer d'impies », voilà une rengaine entendue mille fois sur les bancs d'écoles comme d'églises.

Or, avec la déconfiture soudaine du dogme qui avait coïncidé avec la dépaupérisation - je n'ose parler d'enrichissement - du peuple francophone québécois, la plus solide amarre à notre identité s'était rompue : nous ne formions plus une société catholique. Bien sûr, nous en conservons encore les reliques, pour respecter le thème religieux, parmi lesquelles l'attachement pathologique à l'autorité paternelle, le culte du martyr et la soif d'expiation. Nous sommes coupables de survie, nous encaissons les assauts haineux, quoique discrets, de nos ennemis et nous nous réfugions derrière un Père autoritaire, duplessiste ou bouchardien, peu importe en autant qu'il revête les atours d'un roi Salomon.

L'ouverture du Québec au monde, pour user d'une formule rebattue, loin de lui faciliter la tâche, l'a obligé à recalibrer la charge identitaire. Je répète : je vous livre ici davantage un témoignage qu'une analyse historique de l'évolution de la société québécoise. En fait, je parle davantage de Montréal, la locomotive culturelle et économique du Québec. Une chose est certaine, l'avènement de l'Exposition universelle de 1967 a opéré des bouleversements inimaginables quelques années auparavant : par la suite, notre exercice de définition nationale devait glisser presque instantanément, vu d'un oeil historique, du prie-Dieu à la trampoline planétaire. En fait, il faudrait davantage parler de l'éclosion de tous les mondes à l'intérieur du pays que de l'ouverture de ce dernier à la planète.

Or, une partie infime, mais de plus en plus importante, de la population s'affranchit alors de liens ténus à des valeurs morales, pour considérer, pour un moment du moins, une réalité, passez-moi l'adverbe, gigantesquement concrète : un continent. Primo, l'attachement obsessionnel à une seule langue tient du ridicule : toutes les langues nous appartiennent. Faire d'une langue une fin et non un moyen tient du suicide. Écrire en français n'est pas uniquement un gage de sujétion à un idiome, c'est, entre autres,

l'utilisation d'une force dans le but de frapper juste. Aussi, choisir ses interlocuteurs selon leur parler ou leur croyance, voilà un stratagème qui ne nous a pas particulièrement réussi. Ainsi, notre chère France, portefeuille en poche, ânonne sa non-ingérence et sa non-indifférence depuis des lustres, un oeil sur le marché, l'autre, attendri, sur l'album de famille. D'une certaine manière, nous n'en sortons définitivement pas. Il me semble qu'une majeure partie de nos cousins nous apprécient pour ce que nous ne sommes pas : un peuple d'ingénus, une société non-hiérarchisée, libre des structures de classes, où chacun a sa baleine à portée de la main. Une version à peine motorisée du bon sauvage.

Plus grave encore est le comblement du vide suite à l'épuisement du combustible ecclésiastique par le gonflement disproportionné de l'étui, c'est-à-dire de la langue. En guise d'engin de propulsion vers un enrichissement appréhendé de notre voix, nous nous retrouvons lestés d'un noyau greffé à une croûte de même nature, le tout patiemment poli pour lui donner des allures de monolithe.

Pour ma part, et celle de plusieurs de mes contemporains, j'ai tourné le dos aux dogmes séculaires, aux réflexes traditionnels. Je choisis mes attaches selon des critères qui font appel davantage au peu de raison qui m'honore qu'à des automatismes gravés à grands coups de goupillon.

Je ne peux m'empêcher de faire le rapprochement avec l'anthropophagie culturelle qu'on associe souvent au Brésil. En effet, l'élaboration d'une culture ne peut que bénéficier d'une voracité impénitente. Malheureusement, au Québec, un buffet plutôt frugal avait été dressé, destiné à des fidèles rompus à l'abstinence. Il ne fait aucun doute à mon esprit que l'observance méticuleuse de ce jeûne parfaitement canonique handicape encore de nos jours la production artistique, culturelle et intellectuelle au Canada français. Remplacer un dieu par un veau d'or ne réglera pas notre problème. Se départir d'un dogme pour lui substituer un manque, un vortex qui aspire jusqu'aux miettes de notre prise d'identité, je veux dire : combler l'indifférence du défunt empire à même notre regard, notre interprétation du monde et la représentation qui en découle nous mènera à l'épuisement de nos ressources, à la louisianisation du Québec.

À mon avis, le noyau de notre effort de vie doit s'enrichir par un apport de notre diversité nouvelle. C'est le parti que j'ai pris.

Je suis Américain, je partage une île avec des frères et des soeurs dont les aïeux ont traversé les mêmes épreuves que mes ancêtres. Bref, nous sommes tous issus de considérations platement utilitaires. Bon nombre des colons qui ont peuplé nos terres étaient indésirés ou indésirables et ont dû rompre une relation d'immuable

inégalité avec le vieux continent. Toutefois, vu notre éloignement et le mépris que nous affichions les uns pour les autres, sans parler de celui que nous nourrissions pour nous-mêmes, nos itinéraires libérateurs ont varié. Ce qui est étrange, par contre, est mon incompatibilité avec les États-Uniens : je ne me reconnais nullement en eux tant j'y observe une copie hypertrophiée des velléités colonialistes d'Europe. À un point tel que, à chaque visite, j'ai l'impression de pénétrer dans un Disney Land cryptoroyaliste avec ses monarques, ses duchés, ses comtés, bétonné grâce à une étanchéité sociale quasiment palpable, voire chromatique. Terre d'immigrants peut-être, mais d'immigrants blancs : le melting-pot américain a la peau pâle et l'hybridation n'y a jamais été à la mode.

Remarquez que le Québec ne donne pas sa place non plus, avec sa faction pure laine. Or, pour reprendre ce que j'ai avancé plus tôt, je crois que cette hybridation nous a été refusée et qu'elle nous manque. Nous n'y avons pas eu droit, persuadés que la foi se dilue avec la mutation de la pigmentation. J'irai jusqu'à dire qu'une certaine abjection de soi aurait dû nous encourager à imiter nos amis Brésiliens dans le domaine de la mixture des sangs. Je vous ferai remarquer que je ne suis pas dupe et que je suspecte ce célèbre cocktail brésilien de s'être opéré à sens unique, c'est-à-dire du foncé vers le pâle, sauf exception. Il n'en demeure pas moins qu'il s'agit là d'un exploit que nous aurions pu partager si nous, au Québec, en avions eu l'occasion.

Pour en revenir à l'Amérique, la vraie, ce partage, ces échanges sont bien tardifs. Et imparfaits. La faute nous en revient car un partage panaméricain ne peut se faire entre pays et cultures qui n'accèdent pas à une définition qui soit avant tout intrinsèque. Dans le cas du Québec, avec l'érosion du miroir ensoutané, cette quête d'identité par la négative se heurtait, et se heurte toujours, à la relation ambiguë qui l'attache à la France. En effet, si l'Hexagone fait figure de lâcheur historique, il représente tout de même pour nous l'emblème par excellence de ce qui nous distingue de nos voisins et de nos conquérants. Je parle, bien entendu, de la langue.

Ainsi, la plus grande partie de la soi-disant élite québécoise ne rechigne pas, bien au contraire, à se pavaner en compagnie du coq gaulois. La meilleure partie de ceux et de celles qui cherchent à s'affranchir de notre histoire peu reluisante à leurs yeux, qui ont soif de distinction rapide, voire instantanée, se désaltéreront à la fontaine tricolore. Pire encore, cette assiduité auprès de nos cousins, qui frise parfois le harcèlement, se perpétue souvent en contre-plongée, c'est-à-dire en inférieur. Le résultat est souvent désolant, en particulier en littérature. Le moindre plumitif d'outremer trouve sa place devant les caméras de la télévision publique car son passeport est gage de qualité et de distinction. Ce qui est encore plus dommageable pour

une prise d'identité et l'élaboration de liens entre Américains est le phénomène d'émulation qui en découle. Une bonne partie des Québécois bien-pensants, les pires, qui s'identifient au modèle européen, qui greffent au Québec les lambeaux d'une suprématie impérialiste depuis longtemps révolue, ont tendance à se conduire de façon odieuse avec leurs semblables du continent.

Ils portent un regard colonialiste sur tout ce qui bouge au sud du Rio Grande. À preuve, un documentaire de la vénérable institution qu'était jadis Radio-Canada sur les novelas du Brésil, du Mexique et du Venezuela. Ainsi, nous apprenions que ces dramatiques, notamment au Brésil et au Mexique, servaient, pour résumer le propos en quelques mots, à abrutir la masse de pauvres spectateurs illettrés. Or, je défie quiconque qui jette un coup d'œil aux téléromans made in Québec d'y voir un appel à l'élévation intellectuelle. De tels ramassis de clichés et d'appels à la conformité n'ont rien à envier aux pires productions de Tele-Globo, je vous le garantis. Pourtant, ce pseudo documentaire n'a même pas effleuré le sujet tant les autorités culturelles du pays sont convaincues de la qualité et de la probité intellectuelles de ces déchets électroniques.

J'ai lu, il y a quelques années, le roman *Aimer verbe intransitif* de Mario de Andrade. J'y ai reconnu mon peuple, son immense complexe d'infériorité qui le poussait et le pousse encore à mesurer sa stature à l'aune d'empires disparus. Je me rappelle ce passage dans lequel la mère, une parvenue, repasse ou gaufre ses cheveux dans le but d'en faire disparaître les ondulations trop... africaines à son goût. La même obsession nous taraude au Québec, sauf que le sang indésirable est le nôtre tant que nous n'accepterons pas notre histoire de dominés, tant que nous nous obstinerons à cacher dans le placard un ossuaire d'ancêtres que nous considérons indignes, nous ne pourrons, hélas, nous ouvrir à l'autre. Car nous masquerons nos fissures derrière un mur de mépris et tuerons dans l'œuf toute tentative de rapprochement avec nos frères et sœurs du continent tant nous nous astreindrons à les considérer comme inférieurs et indignes de notre attention. Je connais aussi, par mes amis Mineiros, la propension de plusieurs Brésiliens à regarder de haut leurs voisins, qui le leur rendent bien. J'ai aussi assisté à une session de blagues sur les Portugais qui m'a laissé pantois.

Car, voilà une différence entre nous, les Américains lusophones et hispanophones dépassent par leur population leur mère patrie respective et leur production artistique et culturelle contemporaine n'a pas à rougir d'une comparaison. Vous avez une longueur d'avance sur nous dans ce domaine. Si nous nous obstinons à y opposer notre supposée supériorité économique, et elle est loin d'être réelle, et sociale, nous nous engageons dans un cul-de-sac.

D'ailleurs permettez-moi de vous relater de façon succincte ma découverte du Brésil

Digne enfant de notre système d'éducation, je savais qu'existaient des pays en Amérique centrale et méridionale. L'élève en moi aimait particulièrement le Brésil parce que, admettez-le, le nom de votre capitale est plutôt facile à retenir quand vient le temps des examens. Autant j'ai dû encaisser une inculcation abrutissante de l'histoire - c'est-à-dire le déclinement stérile d'événements et de leurs dates sans même un aperçu de leurs sources - autant les cours de géographie se limitaient à la mémorisation de détails sans grande importance. Pour nous, l'Amérique tropicale et équatoriale recelait autant d'intérêt que l'Afrique ou qu'un mystérieux royaume asiatique : on y allait en missionnaire dans le but d'attraper la fièvre jaune. Nous avions tout à vous apprendre et rien à tirer de vous, même votre foi était entachée de superstitions. C'est pour vous dire : je savais qu'on parlait portugais en Amérique du Sud, mais que ce fut au Brésil, je n'en aurais pas mis ma main au feu. Disons que je m'en doutais. Si je n'avais pas rencontré Jadson Caldeira, jamais aurais-je eu le privilège de me déciller les yeux.

Cette soudaine légèreté, oui, cette légèreté qui vous permet de vous débarrasser des boulets ethnocentriques, m'a aussi apporté le culot d'écrire et de m'approprier un pays étranger, de l'interpréter, d'en triturer les multiples facettes et de le rendre sous la forme d'une allégorie de mon propre pays. Mais, pour parvenir à un tel résultat, il faut regarder l'autre d'égal à égal, il faut se répéter qu'un peuple ne se limite pas à ses manifestations les plus évidentes et il faut se méfier des réflexes de nos contemporains, mêmes s'ils sont bien intentionnés. En effet, les mythes brésiliens, par exemple, ne peuvent se résumer aux enfants de la rue, aux rituels animistes, aux carnavales et aux bikinis du genre fil de soie dentaire. Car la tentation serait, sous sa forme la plus ridicule, de rendre le Brésilien en garçon miséreux affublé d'un bikini qui danse la samba entre deux prises de possession de sa mère. Car, à ce compte-là, comment les Québécois peuvent-ils se plaindre de leur image folklorique entretenue outre frontières ?

J'ajoute que les kilomètres qui nous séparent ne peuvent excuser l'indifférence et les poncifs qui sévissent tant d'un côté comme de l'autre. J'ai composé mon premier roman, *Le Messie de Belém*, sans avoir mis un pied au Brésil. Une curiosité dévorante m'a suffi, mue par le respect, nourrie par les réponses d'amis brésiliens que j'accablais de questions et par mon attention capricieuse à chacun de leurs mots. En me relisant, je remarque des inexactitudes, des exagérations, des carences, mais mon but n'était pas de pondre un guide touristique, mais plutôt de laisser jaillir l'affection teintée

d'humanisme qui me liait, et me rattache encore, à mes frères brésiliens, à offrir aux lecteurs une Utopia hybride, confuse même, où Brésil et Québec se fondaient et se répondaient. Le roman montréalais sur lequel je m'éreinte en ce moment a pour motif à la fois la favela et la médina nord-africaine. À l'image de la langue, l'américanité n'est pas un but, mais un moyen, elle est l'accès à une béance, à une ouverture à notre prochain.

Une anthropophagie à la québécoise constitue notre planche de salut. S'affranchir du choc interminable de l'arrivée soudaine d'autres cultures en notre sein, trouver l'autre parfaitement comestible, se l'accaparer et le régurgiter m'apparaît, sinon appétissant, excitant.

Mais voilà : la clé se situe sans doute sur un axe entre le respect et l'humilité, entre la fierté et la générosité. Il faut oser prendre à bras-le-corps un continent et l'embrasser sans se pincer le nez parce qu'il nous rappelle un passé qui nous offense. Il faut surtout avoir la certitude de sa propre valeur, de reconnaître chez l'autre ce qui brille, ce qui crépite en nous. Alors pourrions-nous parler d'américanité, de modernité, aussi, puisqu'une telle union, un tel mariage ne peuvent se célébrer que sous le spot du présent avec, en guise de trame, l'ombre de nos passés.

Niterói, le 9 novembre 2000.